

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. MAXIME COLLIGNON

PAR

M. THÉOPHILE HOMOLLE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 4 mars 1921



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXI

INSTITUT
1921. — 6.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165840



Gliche-Walery

Hél. Braun

MAXIME COLLIGNON

1849-1917

NOTICE
SUR LA VIE ET LES TRAVAUX
DE
M. MAXIME COLLIGNON
PAR
M. THÉOPHILE HOMOLLE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE
Lue dans la séance du 4 mars 1921

MESSIEURS,

La longue et très étroite amitié, qui, plus encore que la communauté d'études et la camaraderie, m'unissait à notre confrère Maxime Collignon, m'avait désigné au choix de son frère, qui fut lui-même mon collègue à la Faculté des Lettres de Nancy, après avoir été, durant quelques semaines en 1865, mon professeur à Louis-le-Grand, pour la notice que l'École normale consacre à la mémoire de ceux qu'elle a perdus. Celle que notre Académie demande à ses nouveaux élus sur la vie et les travaux de leur prédécesseur devait vous être présentée par M. Bémont. Il a craint, par délicatesse et par scrupule

scientifique, de ne pas répondre, comme il l'eût voulu, au sentiment de la famille et à l'attente de cette Compagnie, en parlant d'un confrère qu'il n'a point connu et d'un savant dont l'œuvre lui semblait échapper à sa compétence personnelle ; il m'a prié d'accepter et, sur sa demande, M. le Secrétaire perpétuel m'a confié le soin de le suppléer dans cette mission douloureuse et chère.

L'Académie voudra bien m'excuser, si, déférant à leur désir, après avoir une première fois exposé devant elle le rôle de Maxime Collignon comme collaborateur et directeur des *Monuments Piot* (1), je reviens aujourd'hui lui retracer, en son ensemble, la vie de notre confrère, toute brillante, à ne considérer que les succès mérités d'une carrière toujours heureuse, obstinément assombrie au foyer domestique par les deuils les plus cruels, prématurément et lamentablement terminée dans le désarroi d'une âme usée par les chagrins intimes, troublée par les angoisses de la guerre, tourmentée par les scrupules de vaines responsabilités et la terreur malade de catastrophes.

Je remercie ceux de ses parents ou de nos communs amis qui ont bien voulu me faire part de leurs souvenirs : je souhaite, grâce à leur aide, de pouvoir offrir un portrait ressemblant de l'homme et du maître, qui, après avoir honoré l'École normale, l'École française d'Athènes, l'Université de Bordeaux et celle de Paris, a consacré à cette Compagnie, le meilleur de son activité dans la pleine maturité et tout l'éclat de son talent. Puissé-je

(1) *Monuments et Mémoires de la fondation Eugène Piot*, 1919.

aussi donner satisfaction aux regrets de ceux qui ont, comme moi, goûté le charme d'une affection délicate et sûre, autant que réservée dans ses manifestations.

LES ANNÉES D'ENFANCE ET D'ADOLESCENCE

Léon-Maxime Collignon naquit à Verdun, de famille universitaire, le 9 novembre 1849 : il était le cinquième enfant de Claude Collignon, principal du collège. Celui-ci ayant, quelques années plus tard, pris sa retraite à Metz, qui était, en ce temps-là, pour les Lorrains la capitale élective des intelligences et des cœurs, il fut amené tout enfant dans cette cité élégante, laborieuse et patriote. Mis au lycée, il y fit toutes ses classes de la huitième à la philosophie ; il en sortit avec le prix de l'Association des anciens élèves, qui était décerné par le suffrage des camarades. Quelle meilleure preuve de ses constants succès et des sentiments unanimes d'estime et d'amitié qu'il inspirait ? Il devait les uns et les autres à un ensemble de qualités aimables et sérieuses, dont son père s'était plu à susciter l'éveil et à favoriser l'essor, partageant et dirigeant ses études, sans y aider, affinant son esprit, formant sa volonté, attentif à préparer l'homme dans l'écolier, avec la vigilante tendresse du chef de famille et la perspicace expérience du pédagogue, avec aussi le sens pratique et la correcte ponctualité de l'administrateur. On ne se trompera pas en attribuant aux principes et aux exemples paternels quelques-unes des qualités essentielles et éminentes de Maxime : sa haute probité littéraire et scientifique, ennemie de tout vain ornement, de tout étalage

d'érudition, de toute témérité dans l'affirmation; sa scrupuleuse conscience dans l'accomplissement parfait de ses fonctions professionnelles, des charges qui lui incombaient, ou des missions honorifiques qui lui étaient confiées; cet art d'administrer, pour ainsi dire, sa vie et ses travaux qui le tenait toujours prêt en toute circonstance pour tout devoir grand ou petit; ce souci vigilant de correction qui le faisait souffrir, comme d'une faute, de la plus légère négligence dans les détails de sa tenue comme dans le plus simple de ses actes ou la moindre page sortie de sa plume.

A son père il dut certainement son habileté de dessinateur, qualité très précieuse et trop rare chez les archéologues, qui rend plus aiguë l'observation, plus durable le souvenir, plus aisées et plus sûres les comparaisons, fondement solide de nos méthodes de recherche. Elle ne devait pas peu contribuer à décider de sa vocation et à affermir sa maîtrise.

Moins pratiquement et manifestement utiles, certaines autres influences plus lointaines n'ont pas laissé d'exercer sur son caractère une action durable et déterminante. Lorrain et Meusien, il resta toujours attaché de cœur au pays, où il aimait à retourner, fidèle aux relations de famille et aux amitiés de sa province, émigré mais non déraciné; même il eut comme la coquetterie de ne se point défaire de certaines locutions pittoresques du parler local, ni d'une petite pointe d'accent, dont il aimait la discrète saveur. C'est l'amour de la petite patrie qui le poussa en 1870 dans la garde mobile et sur le champ de bataille de Buzenval; et c'est le même amour qui lui a

rendu mortellement douloureuse la nouvelle invasion de sa chère vallée et la ruine de son héroïque cité natale. De la bonne race lorraine, robuste, courageuse, patiente, solide en ses amitiés, sociable sans être expansive, il semble avoir reçu cette vaillance soutenue et contenue, qui si longtemps tint tête aux coups les plus rudes du malheur, cette possession de soi, cette maîtrise de ses sentiments intimes, qui, dans la joie comme dans la tristesse, gardait avec une sorte de pudeur une mesure pleine de distinction et de dignité; qui, dans les relations du monde, où il se plaisait et était très goûté, se traduisait par une bonne grâce courtoise, un tout petit peu distante et circonspecte; qui, en amitié, s'abandonnait rarement aux effusions, leur préférant la loyale et confiante réserve de témoignages discrets et nuancés. Il avait l'humeur aimable et point ennemie de la gaieté, mais cette gaieté était teintée de quelque mélancolie, comme les buées matinales qui montent de la triste Voivre.

On dit qu'il subit un moment la tentation de l'uniforme; cela n'est point pour surprendre à Metz, où celui-ci apparaissait comme un symbole du patriotisme actif, et parmi des camarades dont plusieurs devinrent des généraux. Il eut la velléité de concourir pour l'École de santé militaire; mais l'atavisme universitaire prévalut, et, comme son frère déjà reçu agrégé des lettres, le fit opter pour l'École normale. Il fallait, pour réussir, l'entraînement d'un lycée parisien; il fut donc placé à Sainte-Barbe et entra à Louis-le-Grand dans la rhétorique, alors fameuse, d'Aubert-Hix et de Merlet. Même pour un brillant lauréat de province, affronter une classe de plus de soixante élèves, encadrée

par un état-major de vétérans chevronnés et couronnés, était une épreuve redoutable ; le nouveau venu la subit si gaillardement qu'au bout de l'année, à son premier concours, avant ses dix-neuf ans, il fut en 1868 reçu à l'École normale.

L'École normale, à cette époque, ne se piquait pas beaucoup d'érudition : ses très distingués maîtres de conférences, choisis parmi l'élite de l'enseignement secondaire, professeurs, critiques, écrivains, se proposaient surtout en général de former à leur image, pour enseigner après eux et comme eux, des lettrés instruits et délicats, connaisseurs judicieux, appréciateurs sensibles des beautés de la littérature classique, experts en l'art de faire une leçon bien ordonnée, claire, exacte, élégante, d'écrire en une langue châtiée, et, s'il se pouvait, personnelle, un article de revue ou un livre. C'était surtout une école de goût, de composition et de style. Cependant Gaston Boissier, qui avait visité l'Allemagne et l'Italie, fréquenté leurs savants, faisait pénétrer dans la scolaire maison un souffle de curiosité érudite. Georges Perrot, retour d'Orient, mêlait à ses leçons de littérature latine ses souvenirs de voyageur, d'archéologue et même d'épigraphiste. Jules Girard, ancien « Athénien » et véritable attique, par l'analyse du sentiment religieux en Grèce, ouvrait à son auditoire l'âme même des anciens. Collignon fut par eux acheminé vers ce pays qu'il devait appeler un jour « le plus cher objet de ses prédilections », et auquel aspirait spontanément et presque à son insu son esprit clair et mesuré, épris d'élégance, de précision et d'art. Les conversations du vénérable Egger, patriarche des

études helléniques et du philhellénisme, à qui il avait été présenté par son camarade Victor Egger, ne préparèrent pas moins sa vocation d'Athénien. Mais, fort sagement, il ajournait ses rêves, tout entier au travail présent de l'agrégation ; il fut nommé agrégé au concours de 1872.

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

L'École d'Athènes, en ce temps-là, traversait une crise : dispersée par la guerre, elle avait peine à se reconstituer ; le recrutement même en était suspendu. Elle souffrait surtout d'un malaise moral, incertaine sur son but et sa méthode, hésitante entre les traditions scolaires de Daveluy et les velléités scientifiques d'Émile Burnouf, esprit ouvert, inventif, mais chimérique et mobile. Ce fut, on peut le dire, une chance pour Collignon qu'on ne pût pas en 1872 aux trois vacances d'Athènes.

Cet ajournement lui permit de faire à Chambéry, dans la rhétorique du lycée, ses débuts de professeur et, dans le cours de littérature française de l'École des sciences et lettres, un fructueux apprentissage de l'enseignement supérieur ; cela eut surtout l'avantage de différer sa pension d'Athénien jusqu'à la réforme de l'École inspirée et accomplie par Albert Dumont. Cet initiateur incomparable, dont aucun de ceux qui eurent le bonheur d'être placés sous sa direction ne peut, après quarante années écoulées, prononcer le nom sans une émotion respectueuse et attendrie de reconnaissance, allait exercer sur Collignon une influence décisive pour l'orientation de sa vie scientifique tout entière.

Le directeur de la jeune École de Rome, fondée en 1873 pour la préparation scientifique des « Athéniens », se fiait moins, pour le recrutement des élèves, aux hasards des examens qu'aux informations prises auprès des maîtres, aux confessions obtenues des candidats dans des conversations préalables, où l'on se sentait pénétré jusqu'au fond de soi-même. Si le temps et les moyens avaient manqué à Collignon pour acquérir d'abondantes notions d'archéologie, — cours techniques et livres spéciaux faisaient alors défaut également, — en revanche, l'attrait qu'il éprouvait pour la culture grecque, le désir de la Grèce elle-même, le fin esprit d'analyse, la sensibilité aux beautés de la forme, les qualités de précision et d'élégance, la dextérité d'écrivain qu'avait développés en lui l'éducation normannienne parurent des titres excellents et, avec la volonté allègre qui accompagnait le talent littéraire, des gages plus que probables de réussite. Avant le concours, Collignon était déjà choisi. Dès lors aussi son talent de dessinateur, ses goûts d'artiste l'avaient désigné pour l'archéologie figurée dans l'esprit d'Albert Dumont, qui lui-même y était maître.

Grâce à cette prévoyante perspicacité, l'Athénien novice était mis tout de suite dans sa voie, sans passer par les énervantes hésitations qui avaient dans le passé attristé, découragé, stérilisé trop de bonnes volontés et de talents. Pour y échapper complètement, il avait encore besoin d'être engagé au plus tôt dans un travail déterminé qui fixât sa curiosité et stimulât ses efforts; d'être muni d'un sujet conforme aux tendances de son esprit, et armé, pour le traiter, par la connaissance du but, des

sources et des ressources de l'archéologie et par la discipline de ses méthodes. M. Dumont y pourvoyait par des leçons pleines de faits et rigoureusement tenues au point de la science, mieux encore par des conversations presque quotidiennes, exemptes de pédantisme, familières, affectueuses, merveilleusement suggestives. C'est là que Collignon, comme ses camarades, parla, si l'on peut dire, et vécut ses premiers travaux ; là qu'il apprit mieux que la façon de composer un mémoire bien documenté digne des éloges de l'Académie, l'art de travailler, acquisition capitale et pour toujours. Mon ami Gustave Bloch, qui fut à Rome le camarade de Collignon, me disait naguère encore : « Mes études étaient complètement étrangères à la spécialité de M. Dumont, et c'est cependant à lui que je dois de savoir travailler. » Entre M. Dumont et Collignon la communauté des recherches était complète, l'intimité des rapports intellectuels fut étroite et continue. Aussi sent-on particulièrement chez lui les traces de l'inspiration et de la collaboration directoriales ; il en reconnaissait lui-même, longtemps après, la marque aux titres et à la manière de ses premiers mémoires, et dans les heures de désenchantement qu'il traversait quelquefois, à sa gratitude qui jamais ne diminua, se mêlait comme le chagrin rétrospectif d'une emprise temporaire sur sa personnalité.

Le *Mythe de Psyché*, auquel Collignon consacra son mémoire de première année, avait été choisi avec un tact parfait pour servir de transition entre les exercices du normalien et ceux de l'archéologue. Confinant au folklore par son universalité, à la littérature par le *Conte d'Apulée*, associant l'étude des sentiments à celle des monuments

figurés, le sujet ne pouvait que flatter les goûts et mettre en valeur les qualités du jeune agrégé des lettres, habitué aux analyses esthétiques et morales, aux subtils nuancements de la pensée et du style. Il utilisait le talent du dessinateur, qui devait l'illustrer par la reproduction des motifs caractéristiques ou inédits. Mais l'ample variété qui faisait le charme du sujet en était aussi la difficulté et le danger : pour écarter résolument les questions d'origine, si attirantes en raison de leur obscurité même, se défendre des préciosités du *Conte d'Apulée*, qui pouvaient amuser le lettré, il fallait une prudence et une sûreté de critique qui décèlent les conseils d'une expérience très exercée. La conception tout à la fois si rigoureuse et si large de la science archéologique, qui est exposée dans l'introduction, s'exprime en formules fermes et compréhensives, où l'on perçoit comme un écho de la parole d'Albert Dumont. Comment s'étonner que Collignon en ait alors été séduit, d'autant mieux que le maître était aussi respectueux de la personnalité de chacun que strict sur les principes de méthode : attentif à la découvrir, à la susciter, il voulait seulement l'asseoir sur de solides appuis. Collignon devait plus tard dégager la sienne par la réflexion, et, avec la maturité, élargir son initiative; mais de ce premier essai, de cette docilité volontaire, il garda deux qualités essentielles : l'esprit de précision et l'esprit historique.

Les *Recherches sur les Éphébies grecques en dehors de l'Attique*, rappellent l'ouvrage capital d'Albert Dumont sur l'*Éphébie attique*, qui venait de paraître; elles en sont, pour ainsi dire, le complément; mais elles avaient pour

but et elles eurent pour effet, au prix d'un effort rendu facile, d'introduire, fût-ce en passant, le spécialiste de l'archéologie figurée dans l'épigraphie et l'étude des institutions, dont il n'aurait pu sans dommage se passer absolument.

Le *Catalogue des vases peints de la Société archéologique d'Athènes* représente au contraire un constant et tout personnel labeur de deux années; c'est une œuvre de pure archéologie figurée, sous une forme qui exigeait tout à la fois minutieuse patience dans l'observation, concise et expressive précision dans la description des monuments, promptitude du coup d'œil et du jugement dans l'analyse des caractères et des formes et dans la constitution des séries. Un catalogue peut sembler chose sévère et même un peu ingrate; il n'en est pas de plus instructive pour celui qui en est l'auteur, de plus profitable surtout à un débutant: un catalogue, à le bien voir, n'est pas autre chose qu'un de ces « dénombrements entiers », de ces « revues générales », que recommande la quatrième règle de *la Méthode* de Descartes comme une des conditions fondamentales de la découverte de la vérité. M. Dumont attachait à ce genre de travaux une importance capitale; sous une forme ou sous une autre, il y soumettait chacun de ses élèves; il en faisait la base même de l'éducation scientifique. Collignon ne se rebuta pas devant la longue et lourde tâche, il s'y appliqua au contraire avec une ardeur et une conviction croissantes, se complaisant à dessiner les vases typiques, s'ingéniant à les grouper en séries chronologiques et géographiques, conscient des progrès qu'il faisait chaque jour dans la connaissance générale de

l'art par ses remarques sur l'évolution des formes et du style, dans celle de l'antiquité, par l'étude de représentations infiniment variées; il était encouragé déjà aussi par la pensée d'être utile, qui fut une de ses constantes préoccupations et l'un des traits généreux de sa nature.

L'Athénien complet doit être un voyageur : Collignon ne pouvait se contenter de courtes chevauchées dans le Péloponèse, ou de petites croisières dans les îles. Au printemps de 1876, en compagnie de l'abbé — aujourd'hui Monseigneur — Duchesne, il partit pour l'Asie Mineure, avec l'ardeur juvénile d'un explorateur en quête de découvertes, d'impressions pittoresques, d'observations personnelles sur le passé et le présent, les choses et les hommes, avec l'enthousiasme aussi d'un artiste sensible aux beautés du paysage et des ruines, habile à en fixer les aspects en des croquis rapides et justes. Dans cette course à travers la Pérée Rhodienne, la Carie, la Lycie, la Pisidie, la Phrygie, la Pamphylie, la Cilicie, les incidents, les difficultés, les dangers même ne manquèrent pas; car ces régions étaient alors agitées par les contrecoups de la guerre turque, levées de troupes et prédications fanatiques. C'était de quoi stimuler l'initiative, assouplir et tremper le caractère, en contrariant les plaisirs de la route par des émotions inattendues et des alertes qui quelquefois furent vives. Les carnets et les albums de Collignon prouvent qu'elles ne troublèrent son esprit, son œil, ni sa main, pas plus que la fièvre ne la fit trembler. Il en subit cependant une si rude atteinte qu'un jour il tomba de cheval et supplia l'abbé de le laisser mourir en paix. Il fallut, pour continuer la route, l'attacher

sur sa monture. Sa reconnaissance aimait à rappeler ce souvenir.

Dans ces alternatives de travaux de cabinet et d'explorations s'écoulèrent les trois années d'Italie et de Grèce, années laborieuses, années fécondes, éclairées par les joies de l'amitié, les rêves de la jeunesse, les ardeurs de la libre recherche et les premières étincelles de la renommée. Au seuil d'une vie qui devait être si tourmentée, on se complait au spectacle de leur confiante et tranquille allégresse. Elles retiennent aussi et méritent d'arrêter l'attention par l'importance décisive qu'elles eurent dans la formation morale, intellectuelle et professionnelle de Collignon.

LES ANNÉES HEUREUSES — TRAVAIL ET FAMILLE

A peine rentré en France, Collignon fut, par arrêté du 9 novembre 1876, — le jour même de ses vingt-sept ans, — chargé du cours d'archéologie à la Faculté des Lettres de Bordeaux, dans une chaire que l'on créa pour lui. Sans doute, il fut bien servi par les circonstances et bénéficia du grand élan de rénovation scientifique qui transformait alors notre enseignement supérieur; mais il avait préparé et mérité sa chance par ses succès d'Athénien; il la justifiait par son expérience d'archéologue et de professeur, par une sorte d'autorité précoce fondée sur l'opinion de ses maîtres, les jugements de l'Académie et le suffrage de ses camarades. Il n'avait fait ni provoqué aucune démarche, sollicité aucune recommandation : ainsi se développera, pour son honneur, toute sa carrière

par le droit du talent et de la conscience, sans rien demander à l'intrigue ni même aux relations.

Malgré tant de conditions favorables, la tâche du jeune maître n'était pas aisée, car il inaugurerait un enseignement tout nouveau dans les Facultés françaises et encore sans modèle : la chaire d'archéologie à la Sorbonne ne date, elle aussi, que de 1876. — Les livres manquaient, le matériel archéologique plus encore ; point de moulages et à peu près pas de photographies. Le public lui-même n'existait guère : si, dans une grande ville, ayant de longues traditions de littérature et d'art, on pouvait attirer et grouper un auditoire honorable d'amateurs, les étudiants, que visait la réforme, que souhaitait un professeur érudit, restaient au moins indifférents, sous le régime de programmes qui ne faisaient point de place à l'archéologie. Ce fut l'art de Collignon de contenter la curiosité un peu flottante des uns, sans y sacrifier les exigences de la méthode scientifique, d'inspirer aux autres le respect, le sentiment et le désir de la culture désintéressée, en s'associant lui-même à leurs exercices scolaires, par un biais qui permit d'y insinuer l'étude de quelques monuments, de leur en faire éprouver le charme, comprendre le profit intellectuel, et même l'intérêt indirect pour leurs examens. Rien ne valait pour cela comme de parler aux yeux par des images : Collignon s'appliqua tout de suite à en former une collection et il y réussit grâce à l'amitié, la large et agissante intelligence, l'autorité de Liard, son ancien camarade, qui jouissait d'un grand crédit dans les conseils de la Faculté et de la municipalité. Le charme et la clarté de sa parole aidant, le succès ne se fit pas attendre : non qu'il

contentât absolument ses ambitions. Quel professeur, aimant son métier et désireux d'être utile, est jamais satisfait sans réserve des ressources et des résultats de son enseignement; quel agriculteur trouve jamais sa récolte assez abondante? On en jugeait mieux à Bordeaux, à la Faculté des Lettres et dans la société; à Paris, dans les chaires et dans les bureaux de l'Enseignement supérieur.

Cependant une activité bien réglée, désireuse d'aboutir, habile à concilier les recherches personnelles avec les obligations de l'enseignement, permettait à Collignon de commencer et pousser sans retard la publication des matériaux qu'il rapportait de Grèce, les uns ouverts déjà, les autres encore bruts. En 1877, le *Bulletin de correspondance hellénique* publia le rapport commun de l'abbé Duchesne et de Collignon sur leur voyage d'Asie Mineure, et les notes personnelles de celui-ci sur les ruines de Caunos; la même année, paraissait dans la *Bibliothèque des Écoles d'Athènes et de Rome*, le *Catalogue des vases peints*, qui avait été loué à l'Académie par MM. Heuzey et Perrot et qui classa du premier coup son auteur parmi les meilleurs céramographistes.

En recevant sa chaire, Collignon avait pris l'engagement de se faire recevoir docteur ès lettres : il n'était pas homme à le protester ni à s'accorder aucune remise. Revus et mis au point, ses mémoires sur l'Éphébie et sur le Mythe de Psyché devinrent, l'un thèse latine et l'autre thèse française : le 18 mars 1878, il fut, en Sorbonne, proclamé docteur à l'unanimité.

Toutes ses obligations étant remplies, sa situation rehaussée et affermie, — il fut en 1879, titularisé dans sa

chaire, — il crut avoir acquis le droit de songer à lui-même et de chercher dans le mariage la douce et tranquille intimité du foyer. Sevré de la famille depuis plus de vingt ans, il en gardait le regret nostalgique, malgré le charme des amitiés et le plaisir flatteur des sympathies qui partout faisaient fête à son esprit, à sa distinction et sa bonne grâce. C'était pour lui un principe que le bonheur ne peut consister que dans une parfaite union des pensées et des sentiments, et que celle-ci ne peut se former qu'entre personnes du même milieu intellectuel. Il entra donc avec une confiante et joyeuse espérance dans la famille d'Émile Michel, — depuis notre confrère à l'Académie des Beaux-Arts, — émigré de Metz comme lui, peintre délicat des paysages lorrains, critique d'art raffiné et doublement autorisé comme praticien et comme écrivain, beau-frère enfin de l'Athénien exquis qu'avait été Eugène Gandar. La fiancée était toute grâce, élégance, gaité, et l'on peut imaginer avec quel soin son père avait orné son esprit, de quelles aimables qualités l'avait parée une mère dont la sereine et haute vertu s'éclaire du sourire d'une infinie bonté. La naissance d'une fille ne tarda pas à parfaire le contentement du jeune ménage.

Ni les succès professionnels, ni le bonheur intime n'étaient pour ralentir l'activité de Collignon; il semble, au contraire, en avoir reçu comme un élan nouveau. Il collabore au *Bulletin d'Athènes* (1879-1886), participe, avec ses collègues Liard et Couat, à la fondation et à la rédaction des *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux* (1879), et se repose des austérités de la science en donnant à la *Revue des Deux Mondes* (1886) ses Souvenirs de

voyage, mélange d'observations morales, de réflexions politiques, d'impressions pittoresques, de paysages saisissants de justesse et de couleur, qui fait regretter qu'il se soit en ce genre borné à cet unique essai. Enfin, il publie coup sur coup, dans la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, deux petits volumes aux prétentions fort modestes, mais d'une opportunité singulière et faits de main d'ouvrier : l'*Archéologie grecque*, en 1881, et, en 1883, la *Mythologie figurée de la Grèce*. Ils marquent une date dans l'œuvre de Collignon, on peut dire dans les méthodes de l'enseignement classique et le progrès général de la curiosité et de la connaissance de l'antiquité grecque en France. L'idée commençait à s'imposer que « la connaissance des monuments figurés est le complément indispensable des études classiques » ; mais ceux qui étaient le plus désireux de s'y initier cherchaient vainement un traité élémentaire écrit en français pour guider leur bonne volonté. Collignon, qui avait, à ses débuts, souffert de cette lacune, qui en souffrait maintenant pour ses auditeurs et ses élèves, saisit l'occasion de la combler avec l'empressement et la sûreté d'un maître attentif à leurs besoins, dévoué à leurs intérêts, chez qui la décision et l'exécution suivaient tout de suite le sentiment du service à rendre.

Il entend faire, « avant tout, un ouvrage d'enseignement », et il adapte à ce but comme à la nature de son public les dimensions, le plan, la méthode et le style de son livre. « Choisir et non pas accumuler » est sa devise et sa règle, soit qu'il s'agisse des faits et des exemples, de l'illustration ou de la bibliographie. Un résumé court,

net, clair, des origines de l'art et de l'évolution chronologique des différents arts plastiques, divisé en autant de parties que l'art a pris de formes, ordonné suivant le mode habituel de classement des musées, pour provoquer et faciliter la visite de ces musées où l'éducation de la mémoire s'achève par celle de l'œil, allégé de tout appareil d'érudition, écrit dans une langue simple et agréable, exempte de tout jargon scientifique; voilà ce qu'il s'est proposé et a réalisé à merveille.

Un tel livre porte plus loin et plus haut que ne visait modestement l'auteur : les étudiants de l'enseignement supérieur y pouvaient aussi trouver leur compte, d'autant que l'auteur conçoit et traite l'archéologie en historien et en philosophe et qu'il lui assigne comme fin et récompense la découverte des principes communs et des lois qui président au développement général de l'art et la connaissance des rapports de cette évolution « avec les changements que subit la vie morale du peuple ». Les monuments figurés, dit-il, « nous mettent par une sorte d'intuition rapide en contact direct avec l'esprit antique ».

A ces traits on reconnaît l'élève de Dumont, mais il a fait sien l'idéal et le formule en maître. Il n'ignore pas les travaux des Allemands, il en reconnaît les mérites, mais il n'en subit pas la dépendance. Il pratique pour lui-même et avec une minutieuse rigueur les plus strictes exigences de l'érudition, mais il sait se dégager de la tyrannie des matériaux ou des théories; il domine son sujet et ne donne au public, avec la certitude de documents bien contrôlés, que le suc des recherches et la

fleur des monuments ; il travaille à la française et pour des Français.

L'Archéologie grecque fut couronnée en 1882 par l'Association pour l'Encouragement des Études grecques. M. Perrot avait fait le rapport ; il s'en souvenait sans doute lorsqu'en 1883, nommé directeur de l'École normale supérieure, il désigna le lauréat pour sa suppléance en Sorbonne. Il le connaissait depuis l'École normale ; il avait, depuis Athènes, suivi tous ses travaux ; il estimait sa conscience, aimait son talent d'écrivain où il reconnaissait quelque chose de sa propre manière. Sous les auspices de cette amitié, dont l'agissante bonté est mêlée à toute sa vie, Collignon arrivait à Paris, dans la première chaire de France, à l'âge de trente-quatre ans : personne ne pensa que ce fût trop tôt, ni qu'aucun autre aurait été plus digne.

L'autorité de Perrot avait assis l'enseignement de l'archéologie ; il léguait à son successeur un auditoire nombreux, intelligent et fidèle, mais peu d'élèves encore et un simple embryon de matériel archéologique : il n'avait eu ni le loisir ni, semble-t-il, l'intention de créer à la Sorbonne un organisme analogue aux séminaires ou instituts des universités allemandes. Collignon, lui, rêvait de les égaler en les adaptant à notre esprit et à nos habitudes ; il trouva dans la reconstruction de la Sorbonne l'occasion propice à ses projets, chez l'architecte Nénot, une intelligence ouverte et une bonne volonté toute prête à ménager la place et à étudier les plans d'un groupe archéologique. Il put donc s'installer chez lui, mettre ses étudiants dans leurs meubles, à côté de lui,

avec une bibliothèque particulière, une collection de planches, des photographies et des clichés de projections, enfin et surtout avec un musée de moulages, cette annexe indispensable et encore presque inexistante dans les universités françaises. Il y tenait par-dessus tout, convaincu que les monuments sont les vrais maîtres de l'archéologue; qu'il faut les voir, les toucher, les analyser et les comparer à loisir dans un contact direct et perpétuel, qu'il faut en connaître le plus grand nombre possible, sinon les connaître tous : que le professeur, pour enseigner à autrui, pour entretenir et développer chez lui-même les connaissances et le coup d'œil; que les élèves, pour les acquérir, doivent avoir à portée comme un résumé de toutes les galeries d'antiques du monde entier. Dans un monument qui, si vaste qu'il fût, avait à satisfaire trop de services, il n'obtint pas tout l'espace qu'il aurait souhaité et il devait aspirer toute sa vie aux locaux spacieux d'un institut indépendant. Il se limita donc par force; il le fit aussi par principe, et appliqua là encore sa règle favorite : « Choisir et non accumuler. » Il conçut sa galerie de moulages, en éducateur, comme un musée pédagogique : par le groupement méthodique des œuvres notables de chaque époque, qui était à lui seul une leçon d'histoire, par l'élégance d'une disposition harmonieuse qui était comme une leçon d'art, il insinuait par les yeux chez les visiteurs, presque à leur insu, le sentiment et l'amour raisonnés de la beauté antique, l'idée de la continuité et de l'évolution de l'art, la perception des nuances et des transitions insensibles par lesquelles l'une et l'autre se manifestent.

De son enseignement il fit deux parts, celle du public, et celle des étudiants, celle du grand cours ouvert, et celle des conférences fermées : si l'une d'elles fut l'objet d'une secrète prédilection, alors surtout que, de concert avec son ami Edmond Pottier, il eut pris en main la préparation archéologique des « Athéniens », il apporta dans l'une et dans l'autre, les mêmes soins et, sous des formes différentes, le même scrupule de la méthode, la même heureuse conciliation de l'élégance de la forme et de la solidité du fond. Il aimait à enseigner, parce qu'il avait les dons et les vertus du maître, le goût et la facilité de la parole, l'art de l'exposition, l'autorité qui s'impose par la tenue, le charme et le dévouement, parce qu'entre le public et lui il avait su créer un courant réciproque de sympathie et de respect. Le grand cours, pour avoir versé jadis dans la vaine éloquence, était tombé dans un discrédit à son tour excessif; certains esprits en réclamaient la proscription absolue, au profit exclusif d'un enseignement étroit, purement technique, érudit, réservé aux seuls initiés. D'autres pensaient, au contraire, que l'on doit au public, compris dans le sens le plus large, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles, à « tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'art », gens du monde, amateurs, artistes et artisans, la communication des connaissances acquises, des théories, des découvertes; qu'on peut, sans les rabaisser, les mettre à la portée du grand nombre; qu'on gagne même quelque chose à s'obliger soi-même de les rendre si claires qu'elles lui soient accessibles; qu'il n'est enfin de vérité réellement utile et parfaite que celle qui peut parvenir et qui est en fait

parvenue jusqu'à lui. Cette conception, plus moderne, plus généreuse et plus juste, était celle de Collignon comme de son maître Perrot; il commença de la pratiquer tout de suite, il devait s'y conformer pendant les trente-quatre années de son enseignement en Sorbonne. La façon dont il enseignait, nous en pouvons juger par les publications qu'il fit en ce temps-là, pour ce même public large et intelligent : notices sur quelques chefs-d'œuvre de la sculpture grecque ou romaine dans les *Monuments de l'art antique* de Rayet (1884); *Phidias*, dans la collection des *Artistes célèbres* (1886) : c'est comme l'écho de ses cours. Les articles d'érudition, qu'il donnait à la même époque au *Bulletin d'Athènes*, sont, en regard, comme un spécimen de la manière qu'il appliquait dans ses conférences aux étudiants. Il variait ses sujets chaque année : réservant à l'enseignement public les plus généraux, il s'attachait là aux questions de détail, aux problèmes non résolus; dans des entretiens familiers et par des exercices pratiques, il apprenait aux jeunes gens à travailler en travaillant devant eux, avec eux et pour eux. Il leur faisait traiter, en des leçons ou de petits mémoires, des sujets dont il leur indiquait la bibliographie et les sources; il les encourageait en leur donnant, à l'occasion, le plaisir de se voir imprimés pour la première fois. La liste des élèves qu'il a fournis à l'École d'Athènes, et la bibliographie déjà longue de leurs travaux montrent mieux que tous les éloges l'activité de son « séminaire » et les résultats de son enseignement.

C'est au milieu de cette vie utile et tranquille de travail et d'affection, à laquelle la naissance d'une fille semblait

avoir mis le sceau de la perfection, que le malheur vint atteindre Collignon : simple en sa vie, fidèle à ses amitiés, appliqué à tous ses devoirs, modéré et patient en ses ambitions, il n'avait cependant rien fait pour provoquer la Némésis.

LES ANNÉES DOULOUREUSES. LE DERNIER ESSAI DU BONHEUR

Le 2 janvier 1886, le deuil entra soudainement dans la maison par la mort de M^{me} Collignon : il ouvre la période des années douloureuses, trop peu de temps interrompue, et pour la dernière fois, par la radieuse mais décevante éclaircie d'un renouveau de bonheur domestique. Bien que frappé au cœur, notre ami ne fléchit pas sous le coup. Il chercha dans le travail la seule diversion compatible avec sa douleur et conforme à son caractère : publication de son *Phidias* en 1886; participation active aux travaux de la *Société des Antiquaires de France*, dont il venait d'être nommé membre résident (1886); voyage d'études au British Museum et articles à la *Gazette des Beaux-Arts* sur les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque, qui l'y avaient enchanté (1887); achèvement de l'*Histoire de la céramique grecque*, accepté sur la prière de la veuve de Rayet, hommage à la mémoire d'un ami qui tenait à la fois du camarade et du maître, touchante consolation d'une âme meurtrie à une autre âme blessée par la mort (1888).

Malgré tous ses efforts, Collignon sentait qu'il ne pouvait vivre seul; il s'inquiétait aussi des responsabilités que lui créait l'éducation d'une fille de quatre ans, pour

laquelle une main féminine lui semblait nécessaire ; mais il hésitait devant le respect d'une chère mémoire et devant l'opinion du monde, dont ses scrupules de correction ne se dégagèrent jamais avec une entière liberté. Il fallut que la sollicitude de ceux pour qui, avec lui, le culte du souvenir était le plus tendrement sacré, lui imposât en quelque sorte la résolution de tenter un nouvel essai de la vie et le décidât à suivre un sentiment dont il ne se rendait pas compte lui-même et qu'il ne savait pas partagé. Ce furent M. et M^{me} Michel eux-mêmes et quelques amis, au nombre desquels nous retrouvons encore M. Perrot, qui préparèrent son mariage avec M^{lle} Goumy (1889), fille d'un camarade de M. Perrot, lettré raffiné et professeur étincelant. L'harmonie des sympathies, des goûts, des talents, — elle aimait et pratiquait comme lui la peinture, — les attaches communes au milieu universitaire, l'attrait d'un esprit très cultivé, d'une franchise incapable de détour, d'une souriante égalité d'humeur, d'une ferme raison unie à une tendre bonté, tout répondait à ses propres idées comme à ses sentiments. Aussi fut-ce, après les fidèles hésitations de la conscience, un véritable épanouissement : comme si la contrainte de la douleur avait développé en lui l'aspiration et l'aptitude au bonheur, attendri son affection, détendu sa réserve, il laissa percer au dehors avec une sorte d'abandon inaccoutumé, ses amis aperçurent avec joie, les signes d'une intime félicité.

Il y trouvait, au moment où il atteignait la parfaite maturité de son talent, la pleine autorité de sa maîtrise, cette calme possession de soi-même et cette heureuse tran-

quillité qui favorisent chez le savant ou le littérateur la fécondité et l'excellence de la production. Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer un à un les articles qu'il donna de 1889 à 1898 dans les revues savantes de France ou d'Athènes et, avec une particulière prédilection à partir de 1894, dans les *Monuments de la Fondation Piot*, publiés par les soins de l'Académie des Inscriptions, recueil presque sans rival pour la beauté de l'illustration et la qualité des mémoires. Nous ne nous arrêterons pas non plus aux communications qu'il multiplie dans les compagnies savantes dont il est successivement élu membre, ni sur la part active qu'il prend à leurs discussions. Il suffira de remarquer que, quelle qu'en soit l'importance, grande ou petite, que la teneur en soit longue ou brève, il s'y montre toujours également soucieux de l'exactitude de l'information et de l'élégance de la présentation.

Un livre domine toute son œuvre, condense toutes ses recherches, résume tout l'enseignement de sa vie, manifeste en tout leur solide éclat ses qualités d'érudit, de professeur et d'écrivain : c'est l'*Histoire de la sculpture grecque*, dont le premier volume parut en 1892, le second en 1897, et qui devint aussitôt classique en France et à l'étranger. Les principes exposés dans la préface ne diffèrent point de ceux qu'il exprimait onze ans auparavant en tête de son *Archéologie grecque* : même volonté d'être utile, même esprit de synthèse, qui « remonte aux origines de l'art, en suit les progrès et les changements jusqu'à sa décadence », rapproche « pas à pas » l'histoire de l'art de l'histoire générale, et « rattache les œuvres d'art elles-mêmes à la vie politique et morale, voire aux faits de la

vie quotidienne » ; même éloignement pour les affirmations tranchantes et téméraires, pour les ambitieuses et vaines considérations esthétiques. Comme le sujet, plus limité en sa matière, se développe en de bien plus larges proportions ; que le livre destiné à l'élite du public, aux étudiants des Universités, aux professeurs des enseignements moyen et supérieur, a aussi la prétention fondée de soutenir la critique des érudits, de servir à leurs travaux et à l'avancement de la science, la méthode se modifie en ses applications. La critique des monuments et des textes, la discussion des opinions et des théories, l'étude des questions de technique et des détails d'exécution prennent une place qui leur avait été avec raison mesurée, ou mieux encore refusée, dans un petit manuel élémentaire ; les mentions bibliographiques, les renvois aux grands recueils iconographiques, aux collections de sources, aux traités anciens et modernes, de Winckelmann et Otfried Muller à Overbeck, Lübke, Murray, Lucy Mitchell, etc., aux monographies, aux articles des revues savantes, se multiplient au bas des pages, mais toujours avec une indépendance qui réserve les droits du sentiment et du jugement personnels, avec une mesure qui évite à l'esprit et aux yeux l'encombrement troublant du fatras. Je ne reviens pas sur le style : Collignon avait depuis longtemps déjà perfectionné et fixé sa manière, facile sans jamais être lâchée, élégante sans affectation ni recherche, précise sans minutie, sobre et mesurée comme ses opinions elles-mêmes. L'illustration, abondante elle aussi et choisie, avait été l'objet d'un soin particulier auquel la libéralité de l'éditeur avait donné libre carrière. Elle porte partout la marque de l'artiste

qu'était Collignon ; elle est, en son genre, mieux qu'un progrès, elle est un renouvellement, soit par la multiplication et la nouveauté des monuments reproduits, soit par l'emploi le plus soigné des procédés de reproduction directe les plus parfaits, ou par l'exécution très juste et très vivement sentie de dessins demandés aux meilleurs illustrateurs ou même à un maître de la sculpture contemporaine. La même coquetterie dans la recherche de l'irréprochable se manifeste jusque dans le corps du caractère, la justification du texte et l'agencement des figures intercalées. Par cet ensemble remarquable de qualités, *l'Histoire de la sculpture* dépassait de beaucoup tous les ouvrages du même genre publiés antérieurement ; en vérité, elle les périssait. Lorsque le livre fut entrepris, on pouvait dire qu'il n'y avait pas « chez nous, sur cette matière, un ouvrage d'ensemble résumant les découvertes les plus récentes » ; lorsqu'il eut paru, ce fut notre tour de servir à l'étranger de modèle : dès 1894, *l'Histoire de la sculpture* paraissait à Strasbourg en une traduction allemande sous le patronage de Michaelis.

Quoi d'étonnant si la grandeur du service rendu et l'éclat du succès multiplient coup sur coup envers l'auteur les témoignages d'estime et les honneurs : présidence de l'Association des Études grecques en 1893, et, dans la seule année 1894, Prix Fould, nomination dans la Légion d'honneur, élection à l'Académie, après une seule candidature d'essai. Lorsque deux ans plus tard, en 1896, on constitua le Conseil supérieur des Musées nationaux, Collignon fut tout naturellement désigné pour y repré-

senter l'art antique, et porté par le Conseil lui-même aux fonctions de Secrétaire.

Années heureuses, années pleines, qu'allait couronner l'accomplissement d'un rêve depuis longtemps caressé et dans lequel se confondaient la nostalgie de l'École d'Athènes, l'attrance du voyage et de l'Orient, un projet de grande publication archéologique, et ce qu'il appelait dans une de ses lettres « l'idéal du voyage à deux ».

Il fut délégué en 1898, par l'Académie des Inscriptions, la Société des Antiquaires et l'Association des Études grecques, pour les représenter aux fêtes du Cinquantenaire de l'École d'Athènes. Ils y vinrent tous deux, lui et elle, et durant quelques jours qu'ils passèrent dans la maison du Lycabète entre ma femme, mes enfants et moi, nous fûmes à même de connaître, « comme elle méritait de l'être, la femme tendre et bonne qui (lui) avait fait une vie heureuse et rendu un bonheur inespéré »; nous pûmes jouir, dans l'intimité, du spectacle de ce bonheur parfait, tranquille et confiant en l'avenir. Puis ils partirent pour Pergame, dont il voulait étudier les ruines et publier les découvertes en collaboration avec l'architecte Pontremoli. Ils rentrèrent en France, de ce que Collignon appelait sa « seconde pension d'Athènes », avec des carnets bourrés de notes et de croquis, les yeux et le cœur pleins de beaux et chers souvenirs.

Il les évoquait avec une insistance qui me réjouissait dans ses lettres de l'été et de l'automne qui suivirent : l'hiver venu, il se réchauffait encore avec un tranquille plaisir, « aux rayons de ce soleil rétrospectif ». En m'annonçant qu'il venait de passer quelques pénibles journées, que sa femme

avait été prise d'une mauvaise scarlatine, il ajoutait « que la maladie avait repris un cours normal et qu'il ne restait plus qu'à surveiller et attendre l'évolution habituelle ». Cette lettre était datée du 31 décembre 1898 : le 13 janvier, — mois deux fois funeste pour lui, — une dépêche m'apprenait la mort subite de M^{me} Collignon. Puis, quelques jours après (23 janvier), il poussait vers moi ce cri déchirant : « Il faut vivre cependant pour ma fille et je m'étonne de vivre encore après un coup si terrible. Aucun raffinement de douleur ne m'a été épargné. Décemment le bonheur ne veut pas de moi. Je n'ai plus qu'à accepter le devoir de la vie, pour le temps qui m'est encore dévolu, à assurer de mon mieux l'avenir de ma fille et à conserver toujours vivant le souvenir de celle qui me laisse un affreux vide au cœur. »

C'est en ces termes courageux et désolés qu'il se traçait à lui-même le programme de sa vie ultérieure, sans se douter que ses dernières espérances, ses espérances de père, allaient comme les autres être détruites par un dernier et irréparable désastre. Ayant essayé par deux fois, et deux fois en vain, de se créer à lui-même un foyer, il rêva d'en élever un tout près de lui, à la flamme duquel il se pût réchauffer. Le 8 juillet 1902, il maria sa fille Madeleine à M. Gruson, sous-directeur du service des titres de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, faisant fléchir devant leur inclination réciproque ses propres principes sur la règle tutélaire du milieu. Deux enfants vinrent et il apprit avec joie l'art d'être grand-père. Il se plaisait à les voir grandir, et sans doute à rêver pour son petit-fils une belle carrière, dont ses conseils et son autorité lui facilite-

raient l'accès. La mort qui lui enleva sa fille en 1908, desserra aussi les liens de l'intimité, sinon de la tendresse, entre lui et ses petits-enfants en les faisant passer sous une tutelle féminine que leur âge réclamait. Ainsi fut renversé et brisé l'abri familial qu'il croyait avoir enfin solidement assuré ; avec sa fille il perdait à la fois les souvenirs d'un cher passé, ses attaches au présent, ses espérances en l'avenir : il tomba dans la solitude.

ANNÉES DE SOLITUDE, DE DÉSENCHANTEMENT ET DE DÉSESPOIR

Collignon avait au plus haut point le goût et les dons de la sociabilité ; il aimait le monde, où il se sentait recherché, il en entretenait volontiers les relations polies et intellectuelles, de bon ton, d'élégance et d'esprit ; il se plaisait dans les milieux d'art et de littérature : il continua à les fréquenter, avec aménité, humour, et même avec une aisance enjouée qui n'allait pas sans plaisir ; mais il n'y trouva plus qu'une distraction fugitive et superficielle. Il avait toujours pratiqué l'amitié : à l'École normale et dans l'Université de Paris, à Rome et à Athènes, il avait formé des affections bien plus fortes que des camaraderies ; elles ne lui firent pas défaut dans les épreuves. Dès que son deuil le permit, quelques intimes l'attirèrent chez eux, il se laissa faire avec bonne grâce et reconnaissance ; lui-même il leur rouvrit sa maison. La bonté de M. et M^{me} Perrot s'efforça de lui rendre comme une famille d'élection. Il en sentait tout le charme, il s'y abandonnait sur l'heure ; mais, après la détente des entretiens affectueux, il retombait dans le vide et le silence de sa maison, et ces plaisirs

mêmes avaient la mélancolie des joies éphémères et qui ne sont point partagées.

Les honneurs, les succès valent surtout par ce partage : Collignon n'était insensible ni aux uns ni aux autres ; il tenait à ses titres comme au prix légitime de ses efforts, à ses prérogatives comme à un droit de ses fonctions ; il mettait même à l'occasion quelque vivacité à les soutenir. Les satisfactions d'amour-propre, compagnes fidèles de toute sa carrière, continuèrent à abonder pour lui, après les dates fatales de 1899 et de 1908 ; mais il n'avait plus personne à qui les offrir.

En 1900, il est titularisé dans sa chaire, élu président des Antiquaires de France ; en 1903, délégué par l'Académie des Inscriptions au Congrès historique de Rome et à l'inauguration du musée de Delphes, nommé officier de la Légion d'honneur dans la promotion fraternelle des « Romains » de la Villa Médicis et des « Athéniens » du Lycabète. Vice-président de l'Académie en 1904, président en 1905, il représente, en cette qualité, la France au Congrès archéologique d'Athènes, et, sur la désignation unanime du Comité international, a l'honneur de prononcer la harangue inaugurale. Enfin, lorsqu'en 1913 le gouvernement français eut transformé en Institut officiel des études hispaniques la mission entretenue à Madrid par les universités de Bordeaux et Toulouse, c'est encore lui que l'Académie chargea de porter au nouvel établissement son salut et ses vœux, comme l'ambassadeur naturel et dûment accrédité de la science française. Le diplomate en habit vert avait de la profession la tenue correcte et avenante sans familiarité,

les manières distinguées et réservées, le tact de parler et d'agir à propos, de plaire et de ne se pas compromettre. Il avait voyagé, il connaissait personnellement les savants les plus qualifiés d'Europe et il était partout connu; il avait été plusieurs fois le porte-parole des archéologues étrangers pour les communications qu'ils adressaient à l'Académie, leur patron dans les élections de correspondants ou d'associés. Sa situation à l'Académie était des plus enviables : son activité qui était discrète, mais parfaitement réglée, soutenue, efficace, guidée par l'esprit de justesse et de finesse, par le sentiment délicat de la confraternité, ne s'exerçait pas seulement dans des communications scientifiques; elle prenait part à toutes les discussions que pouvaient soulever soit les problèmes d'ordre intérieur, soit les rapports extérieurs de l'Académie; elle se faisait apprécier dans les commissions académiques, — et les plus importantes, — où l'on se plaisait à l'appeler. Sa présidence acheva d'asseoir son autorité par une assiduité élégante à en remplir tous les devoirs, par la netteté d'esprit, la ferme aménité avec lesquelles il dirigeait les discussions, le goût d'ordre et l'exactitude qu'il portait dans l'administration des intérêts académiques. C'est à toutes ces qualités que l'Académie voulut rendre hommage en lui confiant, à la mort de Perrot, la direction archéologique des *Monuments Piot*, dont il avait été d'ailleurs le collaborateur le plus actif : tâche délicate autant qu'honorable, qui devait être pour lui la dernière.

D'autre part, quand, en 1915, à l'occasion de l'exposition internationale de San Francisco, le Gouvernement

français voulut offrir au monde le tableau de la science française, c'est encore à Collignon qu'échut l'honneur d'exposer l'œuvre accomplie chez nous dans le domaine de l'archéologie classique.

On peut dire que jusqu'à la fin il fut entouré, comblé de l'estime publique et académique; mais, si éclatantes qu'en fussent les marques, elles ne pouvaient guérir son cœur blessé. « J'aimerais mieux, disait-il à quelqu'un qui le félicitait, j'aimerais mieux être professeur de sixième dans un collège et avoir un foyer. » — Un foyer, le rêve, la poursuite, la déception hélas! et le désespoir de sa vie.

Si quelque chose, par instants, put tromper sa douleur solitaire, ce fut le travail, qui était pour lui une habitude d'enfance, une occupation favorite de tous les âges, une sorte de besoin, né tout la fois de l'esprit de devoir et de l'amour du métier. Il parlait quelquefois de l'archéologie avec un air de détachement sceptique; il y tenait, malgré tout, par les mille liens d'une culture raffinée, par toutes les émotions, toutes les jouissances de la science et celles de l'art, qu'il sentait profondément.

Les années 1900 à 1914, furent pour Collignon une période de production intense et supérieure. Elle s'ouvre et se clôt sur deux belles publications : *Pergame* (1900) et le *Parthénon* (1909-1914). Les charmants petits volumes dans lesquels il présenta aux gens du monde et aux artistes le plus exquis, le plus pathétique et le plus réaliste des maîtres de la sculpture grecque : *Praxitèle* et *Scopas* (1907), *Lysippe* (1905), n'apparaissent que comme les passe-temps de ses loisirs studieux et les intermèdes

de ses grandes œuvres. La seconde édition de son *Archéologie grecque* (1903) est en réalité un livre nouveau, tant il s'est accru de toutes les découvertes de vingt années fécondes (Delphes, Pergame, la Crète, etc...), tant il s'est enrichi d'une illustration renouvelée dans ses motifs et perfectionnée dans ses procédés. On dirait qu'avançant dans la vie il se soit plu à regarder en arrière l'œuvre de sa jeunesse et à la pousser au point que sa conscience exigeait et que permettait son expérience, pour l'honneur de son nom et l'utilité du public. C'est dans le même esprit que, de 1897 à 1911, il mène à bien une entreprise autrement lourde, la réfection du *Catalogue des vases peints de la Société archéologique d'Athènes*, qu'il avait publié en 1877. Les accroissements merveilleux des collections athéniennes, la concentration dans le Musée national de tous les vases découverts en Grèce rendaient ce travail nécessaire et il ne pouvait être exécuté que sur place : Collignon pensa rendre à ses jeunes camarades d'Athènes, qui étaient aussi ses élèves, le service qu'il avait lui-même à ses débuts reçu d'Albert Dumont, en leur conseillant ce rude et long effort pour le profit général et le leur propre. Sous son inspiration, Louis Couve rédigea le *Catalogue des vases peints du Musée national*, qu'il ne devait, hélas ! pas voir paraître (1902), et M. Georges Nicole, pensionnaire genevois de l'École d'Athènes, le *Supplément*, tout de suite devenu nécessaire (1911). Le premier compte 1988 numéros, — contre les 850 du catalogue primitif, — et le second 1363. Le maître n'était pas homme à leur en laisser toute la charge : il ne cessa de les aider de ses conseils et de son concours actif. La colla-

boration fut particulièrement amicale et efficace avec Couve, qu'il fallut remplacer pour achever l'impression interrompue par la mort; elle est d'autant plus touchante qu'elle s'efface elle-même dans les éloges et les pleurs donnés au talent et aux vertus du jeune savant disparu.

On peut aussi regarder comme un retour vers le *Phidias* de la jeunesse le *Parthénon* de la maturité, vrai monument élevé à la sculpture et à l'architecture athéniennes du Ve siècle. Le livre, qui se dissimule sous le titre modeste d'*Introduction*, est en fait une monographie, érudite par les informations, littéraire par l'art de la présentation, très personnelle par la liberté avec laquelle sont abordées les questions litigieuses, par l'émotion ressentie en face des chefs-d'œuvre et qui passe chaleureusement dans les descriptions : c'est une véritable initiation au génie grec, dans « une heure privilégiée de son histoire », une œuvre dont M. Pottier a pu dire qu'elle « relègue dans l'ombre les nombreux ouvrages sur le même sujet ».

Nul doute qu'il n'ait cherché et qu'il n'ait heureusement trouvé dans cette évocation de son propre passé, dans ce commerce de la beauté antique, un refuge contre la douleur. On dirait aussi qu'il y voulût faire diversion, se dépayser en quelque sorte par l'attention qu'il donnait aux recherches accomplies dans sa chère Grèce ou dans l'Asie Mineure, pays de ses premières explorations et aussi de son délicieux et unique « voyage à deux ». Tenu au courant des recherches françaises ou étrangères, par des visites sur les chantiers de fouilles et dans les musées, par une correspondance régulière avec les travailleurs,

il s'en fit tantôt l'historien érudit, auprès des savants et du grand public, dans une œuvre capitale sur *Pergame*; tantôt le rapporteur spontané ou sollicité, toujours exact et accueillant, auprès de l'Académie; tantôt le chroniqueur disert autant que bien informé, auprès des amateurs, dans la *Gazette des Beaux-Arts* ou la *Revue de l'art ancien et moderne*. Il satisfaisait ainsi sa propre curiosité, toujours désireuse du nouveau et de l'inédit, son goût et son talent à répandre dans le public éclairé les acquisitions de la science, la bienveillance enfin qui le portait à patronner, conseiller, aider les travailleurs et, entre tous, les jeunes gens, au premier rang desquels il plaçait les « Athéniens », sortis presque tous de sa pépinière de la Sorbonne.

Ce serait une erreur de chercher dans les sentiments intimes de Collignon l'inspiration du volume qu'il publia en 1911 sur les *Statues funéraires*. Il y avait longtemps qu'il méditait et préparait une publication sur cette série de monuments, tout comme une autre, qui ne devait pas voir le jour, sur les bas-reliefs politiques d'Athènes. Rien n'eût été plus contraire au caractère de Collignon, gardien pudique des secrets de son cœur, que d'en faire une demi-confiance au public, même sous le voile d'une allusion. Si objectif que soit ce livre, l'œuvre la plus achevée et sans doute la plus personnelle de Collignon, qui est tout à la fois un chapitre de l'histoire de la sculpture et l'histoire d'un des sentiments les plus profonds de l'âme humaine chez le peuple le plus délicat, ne semble-t-il pas pourtant, quand l'auteur analyse l'idée que les Grecs se faisaient de la mort, qui « dénoue sans

les rompre les liens de la tendresse et de l'affection », quand il décrit avec une émotion pénétrante « la tristesse réfléchie et méditative » des effigies de marbre, « l'ombre de mélancolie » qui « voile leur visage », leurs « gestes mesurés et contenus », ne semble-t-il pas que sa propre expérience de la douleur lui suggère ces expressions délicates et graves; et, quand il parle d'une « vie qui n'est plus que le reflet de l'existence perdue », n'est-ce pas, à son insu, comme un retour sur sa destinée?

Il m'écrivait en février 1899, sous le coup tout récent encore de la mort : « J'ai tant de peine à reprendre machinalement mes cours! Et comme je sens que nos études sont, à vrai dire, le luxe d'esprit des gens heureux. » Avec quelque ardeur volontaire qu'il se donnât au travail, — et les articles succédaient presque sans relâche aux mémoires; — si fort qu'il se laissât prendre à la beauté des œuvres qu'il étudiait, à la tentation de l'inédit, à l'attrait des problèmes les plus intéressants de l'histoire de l'art, comme lorsqu'en des mémoires capitaux il exposait, à propos d'un grand lécythe du Louvre, les origines du clair-obscur dans la peinture antique, ou que, au sujet d'une statuette découverte par lui dans les rebuts d'un musée provincial, il démontrait l'influence des artistes crétois sur le développement de la sculpture grecque; si vivants que demeuraient en lui, et presque malgré lui, l'archéologue et l'artiste, une source amère de désenchantement était en son cœur qui se mêlait aux irrésistibles et innocentes joies de son esprit, et qui montait jusqu'à ses lèvres dans les instants de faiblesse où cédaient son courage et sa réserve.

Sa bonne grâce naturelle en laissait à peine apercevoir l'effort; mais la tension de sa volonté, accrue par le secret même où il s'enfermait d'ordinaire, usait lentement, à l'insu des autres et presque de lui-même, sa force de résistance. Quelques soucis de santé, plusieurs attaques de grippe et des crises d'estomac, les plus déprimants des malaises, vinrent encore l'ébranler. La mort subite du maître dont il avait été par choix le suppléant et le successeur, l'ami préféré, dont la maison s'était faite sienne, le toucha presque à l'égal d'un nouveau deuil de famille. C'est en ces conditions qu'il fut surpris par les émotions de la guerre, par l'effroi des premiers revers, si angoissants pour qui frémissait encore des souvenirs de 1870, par la douleur de l'invasion, insupportable à son cœur de Lorrain. Il connaissait par leurs noms, il voyait de ses yeux les villes, les bourgs et les hameaux ravagés; sur les chemins qu'il avait parcourus en son enfance, il marquait la direction, mesurait les progrès de la marche des ennemis; il sentait, comme en sa chair, la lourdeur de leurs pas et les cruautés de leur barbarie incendiaire et homicide. Quiconque, en ces heures sinistres, a reçu les confidences de ses alarmes, garde l'impression douloureuse d'un esprit qui avait, pour un temps, cessé, en dehors de ses études, de posséder le plein contrôle de lui-même et la juste appréciation des choses. La crise parut passée avec les terreurs de septembre 1914; mais elle n'était que suspendue; la longueur interminable de la guerre et les atteintes qu'elle lui porta eurent enfin raison de ce qu'il avait reconquis de sérénité et d'équilibre moral. Elle lui enleva un neveu, dont il avait de loin

dirigé l'éducation, dont le talent flattait ses espérances par d'heureuses promesses. Elle le priva de la ferme et chaleureuse amitié de Liard, qui consuma dans les efforts trop prolongés de sa lutte pour le bien public les derniers restes d'une ardeur trop obstinée à servir. Elle le frappa dans son dévouement, dans ses affections, dans ses espérances de professeur, en dispersant les étudiants, ses auditeurs favoris, en répandant la mort parmi les plus chers de ses élèves, ses « Athéniens », joie et fierté de son enseignement, en ajournant sans terme l'accomplissement de son rêve de musée archéologique, au moment même où la libéralité de la marquise Arconati Visconti avec l'assentiment de Liard l'allait réaliser! Ces chagrins et ces mécomptes, compliqués de nouveaux troubles de santé, de soucis trop vivement ressentis, des scrupules d'une conscience à tort alarmée et victime de sa droiture même, accablèrent son âme désespérée, qui aspirait à la délivrance.

Il serait trop cruel d'insister sur ces longs mois de souffrances, contre lesquelles il se sentait et se disait impuissant à lutter; car elles avaient triomphé même de cette réserve toujours jalouse de son intimité, si secrète dans le contrôle de ses sentiments; mieux vaut ne se rappeler que la persistante lucidité de son esprit, qui ne fut pas un moment voilée par les troubles de son cœur, ni par la douleur physique, et la consciencieuse ponctualité, la tranquillité bien ordonnée, avec lesquelles, jusqu'au dernier jour, sans omission, ni délai, il accomplit à l'heure marquée tout ce qu'il considérait comme un

devoir de profession ou d'amitié. Il ne cessa pas de travailler, et rien dans ses derniers écrits ne trahit la fatigue, ni l'inquiétude : il prenait part dans la séance du vendredi 12 octobre 1917 aux discussions de l'Académie avec autant de précision que de calme ; le samedi, il écrivait à son ami Pottier pour régler quelques menus détails d'illustration pour les *Monuments Piot*. Le dimanche, fidèle aux habitudes de famille, comme à toutes ses obligations, il dîna paisiblement avec les siens. Il mourut dans la nuit suivante, ne laissant derrière lui rien en souffrance. Il avait, dans une notice nécrologique, rendu à M. Perrot, son maître et son prédécesseur dans la direction des *Monuments Piot*, l'hommage de son amitié et de la reconnaissance académique ; il venait de livrer au *Journal des Savants* et aux *Monuments Piot* deux articles promis, derniers témoins de son esprit critique, de sa bonne grâce confraternelle et de son talent intact.

Il n'avait jamais aimé le bruit ; il disparut discrètement comme il avait vécu ; il eut, selon ses désirs, des funérailles simples comme avait été son existence elle-même. Bel exemple de ces solides et délicates vertus qui sont l'honneur, la force et la parure de l'élite des familles françaises et qui trouvent dans le monde universitaire un milieu propice à leur éclosion. L'éducation s'y relève et s'affine par l'élégance de la culture et elle introduit, à son tour, dans les habitudes du travail et la pratique de la science, la discipline et les scrupules de la morale ; le talent y est comme le reflet du caractère.

Ainsi s'est formée et se conserve la tradition des érudits français, tradition de loyauté et de simplicité. Collignon

l'a recueillie, il l'a pratiquée lui-même, il l'a propagée par ses exemples et ses leçons. La loyauté fut le trait dominant de son caractère et la règle de sa vie ; elle donne à son enseignement, comme à ses actes, la dignité, la distinction et l'élégance, avec la mesure. Il était aussi incapable de forcer par un mot, un geste, une intonation, la manifestation d'un sentiment, que de se permettre, dans un écrit, encore moins dans une leçon, par désir de briller, dans le dessein de surprendre ou de plaire, des hardiesses grandiloquentes ou des préciosités recherchées de langage, des témérités séduisantes, mais décevantes, d'opinion et, comme il disait « les affirmations tranchantes dont l'érudition contemporaine, à l'étranger surtout, se montre parfois trop prodigue ». C'était pour lui question de probité envers lui-même comme envers autrui.

Collignon cherchait modestement et respectueusement la vérité, et, comme il savait qu'elle est en archéologie partielle, relative, provisoire et mobile, suspendue aux hasards des découvertes et aux contingences subjectives des impressions individuelles, il ne croyait pas qu'on eût le droit de proclamer avec une pleine assurance, comme définitifs et indiscutables, les résultats tenus pour acquis ; encore moins eût-il eu la présomption d'imposer doctoralement les conclusions de ses propres recherches ; il redoublait au contraire, en ce cas, de réticences prudentes et critiques.

Cette modération a été quelquefois prise pour de la timidité, de l'indécision, pour une inquiétude un peu craintive du qu'en dira-t-on archéologique ; de même

aussi la correction de sa retenue, et la contrainte qu'elle imposait aux manifestations extérieures de ses sentiments, ont paru à ceux qui ne connaissaient de lui que la surface, un quant à soi un peu apprêté, gêné et refroidi par une sorte de respect humain. Ces impressions manquent de justesse et de justice.

Collignon était sensible; aurait-il autant souffert, s'il avait été moins ouvert aux émotions de la sympathie, de l'affection et du regret? D'un commerce aimable et facile, il fut bon et dévoué pour ses amis, pour son entourage; il le fut d'une façon touchante pour ses élèves, qu'il suivait dans la vie comme il les avait aidés, encouragés, durant leurs années de scolarité, qu'il poussait à l'agrégation, à l'École d'Athènes, au doctorat, qu'il voyait sans jalousie grandir et arriver; avec joie, passer maîtres à leur tour. Mais il ne jugeait pas qu'il fût séant de montrer aux indifférents tout ce qu'il sentait et faisait.

La collaboration deux fois renouvelée de Collignon, lorsqu'il était encore à ses débuts, avec Olivier Rayet, en rapprochant et opposant la décision géniale et un peu brusque, la manière large et colorée de l'ancien, la réserve circonspecte, le style en demi-teinte du conscrit, masqua aux yeux de plus d'un la personnalité de Collignon, un peu effacée et atténuée alors par le contraste. Comme il étudiait les monuments de première main sur les originaux, il savait aussi se faire une opinion personnelle et prendre parti. Il ne se déroba pas aux grandes discussions théoriques sur l'art ionien et l'art dorien; il a apporté dans le problème des influences créto-péloponésiennes quelques arguments nouveaux et décisifs. Mais il surveil-

lait sévèrement la tendance si naturelle qui nous porte à nous exagérer à nous-mêmes la beauté, l'importance des œuvres que nous découvrons ou étudions, la certitude et la portée des conclusions que nous croyons avoir établies. Sa seule ambition était de donner des monuments, par des expressions précises et simples, strictement adéquates, l'idée la plus claire et la plus exacte, de réunir en un exposé concis et lucide les témoignages et les arguments les plus capables de convaincre et d'instruire. Il pensait que la réserve est particulièrement de mise dans l'étude du génie grec, le plus mesuré, le plus naturel, le plus simple et le plus précis. Il estimait qu'à l'exemple des maîtres antiques, il devait faire au bel ordre et à la simplicité saisissante des démonstrations le sacrifice de tous les ornements superflus et de tous les détails surrogatoires qui offusquent et troublent le jugement. Tels étaient les règles de sa méthode et les principes de son style. Il les appliquait avec les scrupules du maître, qui se sent responsable envers ses auditeurs et ses élèves des exemples qu'il donne; car il ne perdait jamais de vue, pas plus à sa table de travail que dans sa chaire, son rôle et ses devoirs de professeur.

Il fut avant tout professeur et il le fut excellemment : il a enseigné quarante années, dont trente-quatre à la Faculté des Lettres de Paris; il a révélé la beauté vivifiante de l'art antique à des milliers d'auditeurs et d'auditrices, renouvelé par l'étude captivante des monuments et contribué à sauver des menaces de l'utilitarisme primaire la culture classique, propriété héréditaire de notre race, idéal, joie, force et parure de nos âmes gréco-

latines ; il a fait par ses livres rayonner dans toute la France et très loin en dehors de la France le renom, les résultats et les méthodes de notre enseignement supérieur, formé vingt générations d'élèves, à qui il a distribué mieux que des connaissances, la haute leçon de son exemple, notre belle tradition scientifique de probité et de goût, de savoir, d'élégance et de clarté.

M. Alfred Croiset, louant l'*Archéologie grecque*, que venait de couronner l'Association des Études grecques, disait de ce petit volume : « C'est plus qu'un bon livre, c'est une bonne action. » Autant en peut-on dire de tout l'enseignement de Collignon : élevé, utile, fécond en résultats, il fut l'œuvre d'un bon savant et d'un bon Français.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES

ET ARTICLES

DE MAXIME COLLIGNON (1)

1877

- 1 — Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché. Paris, Thorin, 1877, in-8°, 161 p. (*Bibl. des Écoles fr. d'Athènes et de Rome*, fasc. II, p. 285-446.)
 - 2 — Catalogue des vases peints du musée de la Société archéologique d'Athènes, in-8°, 111 p., pl. Paris, Thorin, 1877. (*Bibl. des Écoles fr. d'Athènes et de Rome*, fasc. III, p. III-222, pl. I-VII.)
 - 3 — De Collegiis ephedorum apud Græcos excepta Attica, 84 p., in-8°, Paris, Thorin, 1877.
 - 4 — Emplacement et ruines de la ville de Kaunos, *B. C. H.*, I, p. 338-346.
-

(1) On n'a pas compris dans ces listes les renvois aux *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions* ou au *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, quand ils se réfèrent au simple titre ou à la mention sommaire des communications de Maxime Collignon. Très assidu aux séances, il se plaisait à y participer par des notes écrites ou des remarques orales, qui compléteraient le tableau de son activité scientifique en témoignant de ses multiples curiosités et de ses aptitudes variées : communications anticipées ou hommages de ses propres ouvrages ; présentations d'ouvrages, de notes, de nouvelles archéologiques, envoyés par des personnes étrangères ; interventions dans les débats, allocutions diverses. Ce travail eût, sans profit, fait double emploi avec les tables des deux recueils ci-dessus.

On a écarté de même les recensions publiées en France ou à l'étranger

- 5 — Rapport sur un voyage archéologique en Asie-Mineure (L. Duchesne et M. Collignon), *B. C. H.*, I, p. 361-376.
- 6 — De l'Archéologie grecque (Leçon d'ouverture du cours d'archéologie à la Faculté des Lettres de Bordeaux, 15 janvier 1877). In-8°, 23 p., Bordeaux, 1877, Gounouilhou, 1877.

1878

- 7 — Inscriptions d'Ormélé, *B. C. H.*, II, p. 53-64, 170-174, 243-265.
- 8 — Inscriptions de Cibyra, *B. C. H.*, II, p. 593-614.

1879

- 9 — Inscriptions de Tégée en l'honneur de personnages romains, *B. C. H.*, III, p. 271-274.

sur les ouvrages de M. Collignon, qui n'ont pas la valeur d'un document personnel.

En raison de la répétition très fréquente des mêmes périodiques, on les a, pour plus de brièveté, désignés par les sigles ci-dessous :

- A. A. É. G. *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études grecques.*
- A. F. L. B. *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux.*
- B. C. H. *Bulletin de Correspondance hellénique.*
- B. S. A. F. *Bulletin de la Société des Antiquaires de France.*
- C. R. A. I. *Compte rendu de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*
- G. B. A. *Gazette des Beaux-Arts.*
- J. d. S. *Journal des Savants.*
- M. A. A. Rayet, *Monuments de l'Art antique.*
- M. A. H. R. *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, publiés par l'École franç. de Rome.
- M. G. *Monuments grecs*, publiés par l'Association des Études grecques.
- M. M. P. *Monuments et Mémoires de la Fondation Piot.*
- M. S. A. F. *Mémoires de la Société des Antiquaires de France.*
- R. A. *Revue archéologique.*
- R. A. A. M. *Revue de l'Art ancien et moderne.*
- R. É. G. *Revue des Études grecques.*
- R. I. E. *Revue internationale de l'Enseignement.*
- R. 2 M. *Revue des Deux Mondes.*

- 10 — Inscriptions de Pisidie et de Pamphylie, *B. C. H.*, III, p. 333-347.
11 — Inscriptions d'Asie-Mineure, *A. F. L. B.*, I, p. 39-43.
12 — Apollon et les Muses, vase peint d'une collection d'Athènes, *A. F. L. B.*, I, p. 117-120, pl.
(*Tir. à p.*, in-8°, 6 p., pl.)
13 — Notes sur les cérémonies funèbres en Attique, *A. F. L. B.*, I, p. 315-321.

1880

- 14 — Les collèges de *véot* dans les cités grecques, *A. F. L. B.*, II, p. 135-151.
(*Tir. à p.*, in-8°, 19 p.)
15 — Deux inscriptions grecques du Musée de Verdun, *A. F. L. B.*, p. 152-3.
16 — Inscriptions de Cléones, *B. C. H.*, IV, p. 46-7.
17 — Note sur une grotte décorée de bas-reliefs près de Korykos, *ibid.*, IV, p. 133-8, pl. XI.
18 — Ex-voto au dieu cavalier, *ibid.*, IV, p. 291-295, pl. IX-X.
19 — Notes d'un voyage archéologique en Asie-Mineure : I. de Mermeredjé à Adalia; II. Adalia, la Cilicie trachée, le Taurus, *R. 2 M.*, 1880, 1^{er} janvier, p. 150-177; 15 avril, p. 891-917.

1881

- 20 — L'Archéologie grecque (*Bibl. de l'Ens. des B.-A.*), in-12, 368 p., fig. Paris, Quantin, 1881.
21 — Les céramiques grecques de style primitif, *A. F. L. B.*, III, p. 37-45.
22 — Inscriptions de Tarse, *A. F. L. B.*, III, p. 153-157.
23 — Signature du céramiste Teisias, *B. C. H.*, V, p. 178-9.
24 — L'Apollon d'Orchomène, *B. C. H.*, V, p. 319-322, pl. IV.
25 — Plaque estampée de Santorin, *B. C. H.*, V, p. 436-438.
26 — Bas-reliefs grecs votifs du Musée de la Marciana à Venise, *M. G.*, 1881, n° 10, p. 1-18, 2 pl.
27 — Cecropides, *Dict. des Antiquités gr. et romaines*, I, 2, p. 985-987.

1882

- 28 — Note sur le culte d'Eiréné à Athènes, *A. A. É. G.*, XVI, p. 106-111.
29 — Plaques de t. c. peinte de style corinthien, *A. F. L. B.*, IV, p. 38-43, pl.

1883

- 30 — Mythologie figurée de la Grèce (*Bibl. de l'Ens. des B.-A.*). In-12, 360 p., fig. Paris, Quantin, 1883.
31 — Inscription de Rhodes, *B. C. H.*, VII, p. 96-99.
32 — Scène de palestres, *B. C. H.*, VII, p. 293-297, pl. XIX.
33 — Course d'apobate, *B. C. H.*, VII, p. 458-462, pl. XVII.
34 — Tablettes votives de t. c. peinte trouvées à Corinthe (M. du Louvre), *M. G.*, 1882-1884, nos 11-13, p. 28-32, fig.

1884

- 35 — Héraklès combattant, statue du fronton E. du temple d'Athéna à Égine, Rayet, *M. A. A.*, (Livr. III, 4) pl. XXV, in-fol. Paris, Quantin, 1884.
36 — Apollon, tête en bronze, trouvée à Herculanium, (Livr. II, 6) pl. XXVI.
37 — Marsyas, statue en marbre trouvée sur l'Esquilin; — *id.*, à Patras, (Livr. V, 1-2) pl. XXXIII-XXXIV.
38 — Jupiter, statue en bronze trouvée en Hongrie, (Livr. VI, 11) pl. XLIII.
39 — Buste viril en bronze, trouvé à Herculanium, (Livr. IV, 10) pl. LIV.
40 — L'Apoxyménos, statue en marbre du Vatican, (Livr. IV, 3) pl. LV.
41 — Hermès au repos, statue en bronze trouvée à Herculanium, (Livr. VI, 6) pl. LVI.
42 — Tête d'homme inconnu, trouvée à Herculanium, (Livr. V, 13) pl. LIX.

- 43 — Jeune satyre dormant, statue en bronze trouvée à Herculanium, (Livr. VI, 8) pl. LX.
- 44 — Torse du Belvédère, fragment d'une statue d'Héraklès, par Apollonios d'Athènes, (Livr. III, 2) pl. LXIII.
- 45 — Figurine de Tanagra. Coll. de M. Dutuit. (Livr. II, 9) pl. LXXXI.
- 46 — Figurines grotesques provenant d'Asie-Mineure. Coll. {Basilewski et Rayet. (Livr. III, 41) pl. LXXXVIII.
- 47 — Aphrodite et Adonis, vase à relief trouvé à Corinthe, (Livr. III, 41) pl. XC.
- 48 — Fragment d'une applique de miroir, trouvée à Mantinée, *B. C. H.*, VIII, p. 396-9, pl. XXII.

1885

- 49 — Bronze grec du M. de Tchimli-Kiosk à Constantinople, *B. C. H.*, IX, p. 42-45, pl. XIV.
- 50 — Miroir grec du M. du Louvre, *B. C. H.*, IX, p. 248-252, pl. VIII-IX.
- 51 — Miroir grec à relief, *B. C. H.*, IX, p. 322-324, pl. VII.
- 52 — Caractères généraux de l'archaïsme grec, *R. A.*, 1885¹, p. 271-292.
(*Tir. à p.*, 22 p.)
- 53 — Cavalier athénien et scènes de la vie guerrière, coupe attique du M. du Louvre, *M. G.*, 1885-1888, n° 14-16, p. 1-23, fig. et pl.
- 54 — La frise du Parthénon, *L'Art*, 1885, XXXIX, p. 204-8, fig.

1886

- 55 — Phidias (*Coll. des Artistes célèbres*), Paris. Rouam., 1886, in-4°, 128 p., fig.
- 56 — Le combat d'Érechthée et d'Immarados, sur une tessère grecque en plomb, *M. S. A. F.*, XLVIII, p. 287-295, fig.
(*Tir. à p.*, 9 p., fig.)

57 — Voyage en Carie et en Cilicie de Benndorf et Niemann, *J. d. S.*, 1886, p. 614-626, 734-742.

58 — Cupido, *Dict. des Ant.*, I. 2, p. 1595-1614.

1887

59 — La Sculpture antique au British Museum, *G. B. A.*, 1887, XXXV, p. 89-108, 379-403, fig.

60 — Notice sur Olivier Rayet, *Chron. des A. et de la Curiosité*, p. 69; *R. A.*, 1887, p. 244-5.

1888

61 — Histoire de la Céramique grecque, par O. Rayet et Collignon, in-4°, XVII-420 p., fig. et pl. Paris, Decaux, 1888.

62 — Tête en marbre, trouvée à Tralles (M. de Constantinople), *R. A.*, 1888¹, p. 289-295, pl.
(Tir. à p., 7 p. et pl.)

63 — Plaques funéraires de t. c. peinte, trouvées à Athènes (M. de Berlin), *Gaz. Arch.*, XIII, p. 225-32, pl. XXXI.

1889

64 — Tête en marbre, trouvée à Amorgos, *B. C. H.*, XIII, p. 40-47, pl. X-XI.

65 — Statue de Poseidon, trouvée à Milo, *B. C. H.*, XIII, p. 498-503, pl. III.

66 — Manual of mythology in relation to greek art, in-8°, p. XVI-333, H. Grevel, London, 1889. (Traduct. du n° 30).

1890

67 — Marsyas, tête en marbre de la Coll. Barracco à Rome, *M. A. H. R.*, X. p. 118-122, pl.
(Tir. à p. in 8°, 7 p., pl.)

68 — Les fouilles de l'Acropole d'Athènes, *R. 2 M.*, 1^{er} février 1890, p. 835-863.

1891

- 69 — Fragment d'une tête en marbre d'ancien style attique, *M. G.*, 1889-90, nos 17-13, p. 35-42, fig.
(Tir. à p. in-fol., 12 p., pl.)
- 70 — L'École d'Argos et le maître de Phidias, *G. B. A.*, 3^e sér., VI, 1891-2, p. 211-224, fig.

1892

- 71 — Histoire de la Sculpture grecque, T. I, Paris, Didot, in 4^e, p. XII-569, 278 fig., 11 pl.
- 72 — Tête virile en marbre d'ancien style attique (M. du Louvre), *B. C. H.*, XVI, p. 447-452, pl. V.
- 73 — Tête du type de l'Apollon Choiseul-Gouffier, au M. de Cherchell, *B. S. A. F.*, 1892, p. 256-8.
- 74 — 25^e anniversaire de l'Assoc. pour l'encour. des études grecques. Banquet du 5 mai 1892. Discours de... M. Collignon, *R. É. G.*, V, p. X-XI.
- 75 — Handbuch der griechischen Archæology, deutsche Ausgabe von Friesenhahn (*Illustrierte Bibliothek der Kunst und Kulturgeschichte*), in-8^o, Leipzig, Friesenhahn.

1893

- 76 — Tête archaïque en marbre du British Museum, *B. C. H.*, XVII, p. 294-301, pl. XII-XIII.
- 77 — La tête d'Hathor sur des vases chypriotes, *R. É. G.*, 1893, p. 33-9, 3 fig.

1894

- 78 — Geschichte der griechischen Plastik, (trad. Ed. Thraemer) T. I, in-4^o. XV-592 p., fig., pl. Strasbourg, Trübner.
- 79 — Loutrophore attique à sujet funéraire au M. du Louvre, *M. P.*, I., p. 49-60, pl. V-VII, 2 fig.
(Tir. à p., in-fol., 12 p., fig., pl.)

- 80 — Aphrodite Pandémos, relief de miroir en bronze du M. du Louvre, *M. M. P.*, I, p. 143-150, pl. XX, 2 fig.
- 81 — Les fouilles de Delphes. Rapport lu dans la séance du 24 août 1894, *C. R. A. I.*, 1894, p. 274, 301-313.
- 82 — Le Bas-relief pittoresque dans l'art alexandrin. Lecture dans la séance publique annuelle des cinq Académies, du 23 oct. 1894. Paris, Didot, p. 29-42.
(*Tir. à p.*, in-4°, 14 p.)
- 83 — Discours prononcé à l'Assemblée générale de l'Association pour l'encouragement des Études grecques, *R. É. G.*, 1894, p. VI-IX.
- 84 — Helbig, L'Épopée homérique expliquée par les monuments. Trad. fr. par Trawinski. Préface par M. Collignon, in 8°, p. I-XV. Paris, 1894.

1895

- 85 — Tête gréco-romaine de jeune fille au M. du Louvre, *M. M. P.*, II, 1895, p. 157-164, pl. XVIII-XIX.
(*Tir. à p.*, in-fol., 10 p., pl.)
- 86 — Sur des dessins inédits de Cockerell reproduisant des bas-reliefs du Nymphaeum de Sidé, *C. R. A. I.*, 1895, p. 180-4 pl. I-III.
(*Tir. à p.*, in 8°, 7 p., pl.)
- 87 — La Polychromie dans la sculpture grecque, *R. 2 M.*, 15 févr. 1895, p. 823-848.
- 88 — De l'influence phénicienne sur le développement de la civilisation mycénienne et de l'existence d'une industrie achéenne, notamment en céramique. *L'Ami des Monuments*, IX, p. 192-193.

1896

- 89 — Bas-relief funéraire de Béotie au M. du Louvre, *M. M. P.*, III, 1896, p., 31-37, pl., III, 1 fig.
- 90 — Trois grandes fibules de bronze découvertes en Béotie, appartenant à M. Maignan, *M. S. A. F.*, LV, p. 159-179.
(*Tir. à p.*, in 8°, 24 p.)

1897

- 91 — Histoire de la Sculpture grecque, T. II, Paris, Didot, in-4°, 715 p., 12 pl., 360 fig.
- 92 — Documents du XVII^e siècle relatifs aux antiquités d'Athènes, *C. R. A. I.*, 1897, p. 56-71.
(*Tir. à p.*, gr. in-8°, Impr. nat., 20 p. et fac-similés).
- 93 — Un vase de t. c. en forme de double tête, signé de Cléoménès d'Athènes et appartenant au M. du Louvre, *M. G.*, 1895-1897, n^{os} 23-25, p. 53-67, pl. XVI-XVII, 3 fig.
(*Tir. à p.*, in-fol., 19 p., pl.)
- 94 — Groupe funéraire, en pierre calcaire, au M. du Louvre, *M. M. P.*, IV, 1897, p. 221-231, pl. XIX, 2 fig.
(*Tir. à p.*, in fol., 15 p., fig. et pl.)
- 95 — Le style décoratif à Rome au temps d'Auguste: Les stucs au M. des Thermes de Dioclétien, *R. A. A. M.*, II, 1897, p. 97-107, 1 pl., 7 fig.; p. 204-213, 1 pl., 5 fig.
- 96 — Notes d'un voyage en Asie-Mineure, in-8°, VIII-101 p. Paris, Didot.
- 97 — Les nouveaux achats du M. du Louvre: orchestre et danseuses, figurines de t. c. grecques, *R. A. A. M.*, I, p. 19-24, 1 pl., 2 fig.
- 98 — Die griechische Kunst unter der römischen Herrschaft. Trad. allemande, par F. Baumgarten, du n^o 91, in-8°, X-763 p., 12 pl., 377 fig. Strasbourg, Trübner, 1898.

1898

- 99 — La polychromie dans la sculpture grecque (*Petite bibliothèque d'art et d'archéologie*, n^o 18), 105 p., illustré. Paris, Leroux, 1898.
- 100 — Discours prononcé au Cinquantenaire de l'École française d'Athènes, au nom du Ministère de l'I. P. et de l'Académie des Inscriptions, *B. C. H.*, 1898, pl. LXIV-LXVII.

- 101 — Le Cinquantenaire de l'École d'Athènes, *C. R. A. I.*, 1898, p. 399-402; cf. *R. I. E.*, 1898, II, p. 20-23.
102 — Martinée, par G. Fougères (Présentation), *C. R. A. I.*, 1898, p. 728-729.

1899

- 103 — Manual of Mythology in relation to greek art, translated and enlarged by J.-E. Harrison, grand in-8°, 352 p., 138 fig. London, Grevel, 1899.
104 — Tiare en or, offerte par la ville d'Olbia au roi Saïtapharnès (M. du Louvre), *M. M. P.*, VI, 1899, p. 5-59, pl. I-IV, 16 fig.
105 — Une statue polychrome de M. Ernest Barrias : *La Nature se dévoilant*, *R. A. A. M.*, VI, 1899, p. 191-198, 1 pl., 7 fig.
106 — Note sur des bijoux d'or de Sardes (M. Gaudin), *C. R. A. I.*, 1899, p. 177, 188-191.
107 — L'Aurige de Delphes (aquarelle de M. Ronsin), *C. R. A. I.*, 1899, p. 150-1.
108 — P. Gusman, Pompéi, la ville, les musées, les arts. Préface par M. Collignon, p. III-VII. Paris, L. H. May, 1899, in-4°.

1900

- 109 — Pontrémoli et Collignon. Pergame, restauration et description des monuments de l'Acropole, in-fol., V-234 p., 12 pl., 131 fig. Paris, L. H. May, 1900.
110 — Lion funéraire sur un lécythe blanc d'Athènes, *Strena Helbigiana*, 1 fig. p. 41-43, Leipzig, Teubner, 1900.
111 — Torse de citharède au M. du Louvre, *B. C. H.*, XXIV, 1900, p. 532-544, pl. XII.
(*Tir. à p.*, in-8°, p. 532-544, pl.)
112 — Torse féminin d'ancien style ionien provenant de Clazomènes (donné au Louvre par M. Gaudin), *R. A.*, 3^e sér., XXXVII, 1900, p. 373-379, pl. XV-XVI.
(*Tir. à p.*, in-8°, 7 p., 1 pl.)
113 — Recherches faites à Yortan (M. Gaudin), *C. R. A. I.*, 1900, p. 269-270.

- 114 — Note sur une série d'objets d'or trouvés en Asie-Mineure, par M. Paul Gaudin et destinés au M. du Louvre, *B. S. A. F.*, 1900, p. 435.
- 115 — Note sur les alliages chez les anciens (Paul Gaudin), *B. S. A. F.* 1900, p. 144-147.
- 116 — Note sur un bronze, communiqué par M. Paul Gaudin, trouvé en Asie-Mineure et représentant Cybèle accompagnée de trois lions, *B. S. A. F.*, 1905, p. 180-181.
- 117 — Funérailles de M. Deloche, 15 février 1900. Discours de M. Collignon, in-4°, p. 7. Paris, Didot.
- 118 — Discours prononcé aux obsèques de M. Samuel Berger. *B. S. A. F.*, 1900, p. 235-7.

1901

- 119 — Masque d'Artémis, à double expression, de Boupalos et Athénis, *R. É. G.*, 1901, p. 4-7.
(*Tir. à p.*, 7 p.)
- 120 — Leçon d'inauguration du cours d'archéologie de la Faculté des L. de l'U. de Paris, *R. I. E.*, 1901, p. 97-109.
(*Tir. à p.*, in-8°, 16 p.)
- 121 — Note sur les fouilles de M. Paul Gaudin (et Chapot) dans la nécropole de Yortan en Mysie, *C. R. A. I.*, 1901, p. 810-817, 2 pl.
(*Tir. à p.*, 8 p. et pl.)
- 122 — Discours prononcé dans la séance du 9 janvier 1901, par M. Collignon, président sortant des Antiquaires de France, *B. S. A. F.*, 1901, p. 64-69.
(*Tir. à p.*, in-8°, 10 p.)
- 123 — Hommage des Tituli Asiae Minoris I : Tituli Lyciae, *B. S. A. F.*, p. 320-1.
- 124 — Les fouilles de Priène, *R. 2 M.*, 15 nov., p. 344-364.
- 125 — Buste funéraire grec, au M. du Louvre, *R. A. A. M.*, IX, 1901, p. 377-384, 1 pl., 3 fig.

- 126 — L'éphèbe de Pompéi, bronze du M. de Naples, *R. A. A. M.*, X, 1901, p. 217-224, 1 pl., 2 fig.
127 — Loutrophoros, *Dict. des Ant.*, III. 2, p. 1317-1320.

1902

- 128 — M. Collignon et L. Couve, Catalogue des v. p. du M. National d'Athènes, in-8°, IX-670 p., 1 pl. (*Bibl. des Écoles fr. d'Athènes et de Rome*, fasc. 85.) Paris, Thorin, 1902.
129 — Situla d'ivoire provenant de Chiusi, au M. du Louvre, *M. M. P.*, 1902, IX, p. 13-15, pl. I, 1 fig.
130 — Rapport de la Commission des Écoles fr. d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles en 1900-1901, *C. R. A. I.*, 1902, p. 509-521.
(*Tir. à p.*, in-8°, 12 p.)
131 — Matrimonium (*Dict. des Ant.*, III. 2, p. 1639-1654).
132 — Tête féminine provenant de Tralles, au M. du Louvre (*Mélanges Perrot*, in-4°, p. 53-58, 1 pl., 1 fig.). Paris, Fontemoing, 1902.

1903

- 133 — M. Collignon et L. Couve, Catalogue des v. p. du M. National d'Athènes. Index. (*Bibl. des Éc. fr. d'Athènes et de Rome*, fasc. 86 bis, p. 675-709.) Paris, Fontemoing, 1903.
134 — Les Peintures de la caupona de la rue de Mercure à Pompéi (*Mélanges Boissier*, in-8°, p. 127-131). Paris, Fontemoing, 1903.
135 — Rapport sur les fouilles exécutées par M. Degrand dans la vallée de la Toundja en Bulgarie : Tumulus de Cossiévo, *C. R. A. I.*, 1903, p. 81-87, 644-646.
(*Tir. à p.*, in-8°, 6 p.)
136 — Une tête en marbre provenant d'Égypte, acquise par le Louvre en 1901, *C. R. A. I.*, p. 314.
137 — La collection Dutuit : Les antiquités, *G. B. A.*, 1903², XXX, p. 111-130, 15 fig.

- 138 — Sculptures grecques trouvées à Tralles, au M. Imp. de Constantinople, *M. M. P.*, X, p. 5-37, pl. I-V, 13 fig.
(*Tir. à p.*, in-fol., 37 p., fig., pl.)
- 139 — Deux bustes funéraires d'Asie-Mineure, au M. de Bruxelles, *R. A.*, 1903¹, p. 1-11, pl. I-II.
(*Tir. à p.*, in-8°, 11 p., pl.)
- 140 — De l'origine du type des pleureuses dans l'art grec, *R. É. G.*, 1903, XVI, p. 299-322, 17 fig.
(*Tir. à p.*, paginé 299-322, fig.)
- 141 — Rapport de la Commission des Éc. fr. d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles en 1901-2, *C. R. A. I.*, 1903, p. 440-56.
(*Tir. à p.*, in-8°, 17 p.)
- 142 — Un portrait d'enfant romain, à la Glyptothèque de Munich, *R. A. A. M.*, 1903, XIV, p. 471-6, 1 pl., 4 fig.
- 1904
- 143 — M. Collignon et L. Couve, Catalogue des v. p. du M. National d'Athènes. Planches in-4°, 22 p., 53 pl. Paris, Fontemoing, 1904.
- 144 — Un monument funéraire de Pergame, *R. A.*, 1904², IV, p. 48-51, 1 fig.
(*Tir. à p.*, 4 p., fig.)
- 145 — K. Hadaczek, Der Ohrschmuck der Griechen und Etrusker (recension), *R. É. G.*, 1904, XVII, p. 283-4.
- 146 — Le Capitole romain, à propos d'un livre de E. Rodocanachi, *R. A. A. M.*, XVI, 1904, p. 269-278, 8 fig.
- 147 — Tête d'athlète, trouvée en Égypte et conservée au Musée du Louvre, *Recueil de Mémoires publiés par la Société des Ant. de France à l'occasion de son Centenaire*, 1904, p. 81-6.
(*Tir. à p.*, in-4°, 8 p., pl.)
- 148 — Anatole de Barthélemy. (Disc. de MM..... Collignon), *Bibl. de l'Éc. des Chartes*, LXV, 1904.
(*Tir. à p.*, 8 p.)

- 149 — Note sur les fouilles exécutées à Aphrodisias, par M. Paul Gaudin, *C. R. A. I.*, 1904, p. 703-711, pl. I-V.
(Tir. à p., 9 p., pl.)

149 bis. — Allocutions académiques, *C. R. A. I.*, 1904, p. 393, 456, 528.

1905

- 150 — Lysippe. Étude critique. (*Coll. les Grands artistes*). In-8°, 128 p., 24 fig. h. t. Paris, Laurens.
- 151 — Deux lécythes à fond blanc et à fig. polychromes (M. du Louvre et M. Archéol. de Madrid), *M. M. P.*, XII, p. 29-54, pl. III-V, 5 fig.
(T. à p., in-fol., 28 p., fig., pl.)
- 152 — Rapport sur le Congrès archéologique d'Athènes, *C. R. A. I.*, 1905, p. 253-7.
- 152 bis. — Discours au nom des Académies à la séance annuelle du Congrès internat. d'Archéologie. — Session d'Athènes. — Un lécythe attique au Louvre. (Cf. n° 151.) *C. R. du Congrès intern. d'Archéologie*, Athènes, 1905, in-8°, p. 114-5, 179-81.
- 153 — Discours prononcé aux funérailles de J. Oppert, in-4°, 6 p., Paris, Didot.
- 154 — Discours de M. Collignon, Président, à la séance publique annuelle de l'Ac. des Insc. et B. L., *C. R. A. I.*, 1905, p. 629-650.
(Tir. à p., in-4°, 28 p.)
- 155 — Allocutions présidentielles, *C. R. A. I.*, 1905, p. 2-4; 310-311, 329-31, 461, 581-2, 595-6, 756-7, 788-9; 1906, p. 1-2.

1906

- 156 — Tête d'Éros en marbre, de la Coll. d'Harcourt, appartenant à M^{me} de Bioncourt, *M. M. P.*, XIII, p. 144-8, pl. XI-XII, 1 fig.
- 157 — Une sculpture d'Égine: Tête d'Athéna, en marbre (Coll. de M. le marquis de Vogüé), *M. M. P.*, XIII, p. 167-174, pl. XVI-XVII.

- 158 — La sculpture attique avant Phidias, *J. d. S.*, 1906, p. 121-132, 188-196.
159 — Sur l'étude de l'Hellénisme. (Discours prononcé à la distribution des prix du Lycée Louis-Le-Grand), in-8°, 10 p., Paris, Mugnier.

1907

- 160 — Manuel d'Archéologie grecque. Nouv. éd. entièrement refondue, in-8°, XI-388 p., 218 fig. Paris, Alcide Picard.
161 — Scopas, *R. A. A. M.*, XII, 1907, p. 161-174, 1 pl., 8 fig.; p. 263-273, 1 pl., 7 fig.
162 — Scopas et Praxitèle. La sculpture gr. jusqu'au temps d'Alexandre (*Coll. les Maîtres de l'art*), in-8°, 175 p., 31 fig. Paris, Plon, 1907.

1908

- 163 — Sur une statuette féminine de style gr. archaïque, *R. A.*, 1908¹, p. 153-170, pl. X, fig.
(*Tir. à p.*, 18 p., fig., pl.)

1909

- 164 — La dame au fuseau : Stèle archaïque de Thasos. *Flori-legium Vogüé*, Paris, Impr. Nat., 1909, p. 129-136.
165 — Sur une série de statues funéraires grecques, *C. R. A. I.*, 1909, p. 685-6.
166 — La peinture préhellénique en Crète et dans la Grèce mycénienne, *G. B. A.*, 1909², p. 1-35, 1 pl., 24 fig.
167 — Le Parthénon : Photogr. de Fr. Boissonnas, W. A. Mansell et C^o, in-fol., I-41 p., 136 pl., fig. — Introduction par M. Collignon. Paris, Eggimann, 1909.
168 — La statue de jeune fille de Porto d'Anzio (Rome, M. des Thermes), *R. A. A. M.*, XXVI, p. 451-4, 1 pl.

1910

- 169 — Tête féminine au M. du Louvre, *M. M. P.*, 1910, XVII, p. 139-143, pl. XV-XVI, 1 fig.
170 — Les Apollons archaïques, *J. d. S.*, 1910, p. 5-16, 2 pl.

1911

- 171 — G. Nicole, Catalogue des v. p. du M. National d'Athènes, in-8°, XI-351 p., 10 fig. Préface par M. Collignon. Paris, Champion.
Atlas, petit in-fol. (*Bibl. des Éc. fr. d'Athènes et de Rome*, fasc. 85 suppl.), Paris, Fontemoing.
- 172 — Les statues funéraires dans l'art grec, in-4°, p. VII-404, 1 pl., 241 fig., Paris, Leroux, 1911.
- 173 — Plaque de fronton de style arch. découverte à Corfou : Gigantomachie, *C. R. A. I.*, 1911, p. 253-4.
- 174 — La dispute d'Athéna et de Poseidon, sur un v. p. du M. archéologique de Madrid, *C. R. A. I.*, 1911, p. 344-8.

1912

- 175 — Stèle funéraire en marbre au M. du Louvre, *M. M. P.*, XIX, p. 151-9, pl. XII, 5 fig.
- 176 — Notes de MM. Ch. Picard et Ad. J. Reinach sur leurs fouilles à Thasos, *C. R. A. I.*, 1912, p. 59-60.
- 177 — L'Ancien Parthénon, *C. R. A. I.*, p. 167-8.

1913

- 178 — La statuette d'Auxerre au M. du Louvre, *M. M. P.*, 1913, XX, p. 5-58, pl. I-III, 16 fig.
(*Tir. à p.*, in-fol., 56 p., fig.)
- 179 — Les stèles peintes de Pagasae au M. de Volo, *R. A. A. M.*, XXXIII, p. 81-96. pl., 8 fig.
- 180 — Inauguration de l'Institut français de Madrid, in-8°, 8 p. Paris, Didot. Cf. *J. d. S.*, 1913, p. 221-3.
- 181 — L'enlèvement du Palladion, sur un médaillon en marbre, provenant de l'amphithéâtre d'El. Djem, *C. R. A. I.*, 1913, p. 155-161, fig.

- 182 — Le Consul J. Giraud et sa relation sur l'Attique au XVII^e siècle. (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*) Paris, Klincksieck, 1914, in-4°, p. 373-425.
(Tir. à p.)

1914

- 183 — Le Parthénon : l'histoire, l'architecture et la sculpture, in-4°, II-214 p., 22 pl., 79 fig., Paris, Hachette.
184 — Plaque de t. c. à relief provenant de Crète, *C. R. A. I.*, 1914, p. 243-9, 1 fig.
185 — Funérailles de M. G. Perrot, Discours de MM..... M. Colli-
gnon, in-4°, p. 12-15. Paris, Didot.

1915

- 186 — L'expression des sentiments dans l'art grec. Note sur une statue drapée de j. h. provenant d'Épidaure, *J. d. S.*, 1915, p. 481-492.
187 — Les fouilles de Nicopolis d'Épire, par Al. Philadelphus, *C. R. A. I.*, 1905, p. 523-6.
188 — L'archéologie classique, dans la *Science française*, publ. du M. de l'I. P. pour l'Exposition de San-Francisco, Paris, Larousse, p. 41-72.
(Tir. à p., 36 p., portrait de G. Perrot.)
189 — Notice sur Gabriel Leroux, *R. A.*, 1915², p. 73.

1916

- 190 — Georges Perrot, *M. M. P.*, XXII (1916), p. V-XVIII, 1 pl., 1 fig.
(Tir. à p., in-fol., 15 p., 1 pl., 1 fig.)
191 — L'emplacement du Cécropion à l'Acropole d'Athènes. (*Mém. de l'Acad. des Inscr. et B. L.*, t. XLI, in-4°, 17 p., 3 pl., 5 fig.). Paris, Impr. Nat., 1916.
192 — Notice sur Charles Avezou, *R. A.*, 1916¹, p. 151.

1917

193 — Le Trésor de Berthouville, *J. d. S.*, 1917, p. 433-445.

1918

194 — L'Afrique personnifiée, statuette provenant d'Égypte, acquise par Jean Maspero, *M. M. P.*, XXII (1918), p. 163-173, pl. XVI.